

L'accident du rang Saint-Roch ou la déshumanisation de la société moderne

Aurélien Boivin

Numéro 175, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2015). Compte rendu de [L'accident du rang Saint-Roch ou la déshumanisation de la société moderne]. *Québec français*, (175), 58–60.



L'accident du rang Saint-Roch ou la déshumanisation de la société moderne

AURÉLIEN BOIVIN *

Publié en 1991, chez Boréal, *L'accident du rang Saint-Roch*¹ de Jean-Marie Poupart a été réédité en 2006 dans la collection BQ avec une préface d'André Major dans laquelle il dit l'avoir « lu avec un vif plaisir et non sans étonnement parce que l'auteur prolifique de *Rumeurs*, de *Beaux draps* et [de] *La semaine du contrat* n'avait pas habitué ses lecteurs à la rapidité d'exécution et au dépouillement narratif qui font de *L'accident du rang Saint-Roch* une longue nouvelle plutôt qu'un roman » (p. 8).



de la victime, car il n'est surtout pas question d'alerter la police et de faire condamner la mère. Alors que le vieux, ainsi que l'appelle le narrateur, lutte désespérément pour survivre, le fils aîné, bien appuyé par son frère cadet, arrivé inopinément à la ferme avec sa maîtresse, cherche un moyen de se débarrasser une fois pour toutes de ce fardeau encombrant, en maquillant le meurtre en

accident : monter le moribond dans l'échelle de fer jusqu'en haut du silo pour le lancer dans le vide en laissant croire que le vieux « toqué » (p. 18), malgré la mauvaise température, avait décidé de décrocher le silo. Mais un barreau de l'échelle cède, au cours de la périlleuse opération, et les trois hommes chutent. Seul le cadet semble sortir indemne de cette situation, car « [l]e corps du vieux a probablement amorti sa chute » (p. 88). Avant d'appeler le médecin, il doit revenir sur les lieux, ayant oublié de vérifier « si le père respirait encore » (p. [88]), sans secourir son frère aîné, qui « veut bouger mais [qui] en est incapable » (*ibid.*).

DE QUOI S'AGIT-IL ?

L'accident du rang Saint-Roch raconte l'aboutissement d'un meurtre, d'abord raté puis réussi, non sans une préméditation certaine, au sein d'une famille tourmentée, spéciale, sans envergure aucune, qui n'a rien à voir avec la famille campagnarde traditionnelle, respectueuse de certaines valeurs, tels l'amour filial, le respect de la personne humaine et l'entraide, par exemple. La haine y est plutôt palpable et conduit l'épouse, jusque-là soumise, à assommer brutalement son mari pour le moins détestable, dans le potager, à la suite d'une violente dispute. Elle se presse auprès de son fils aîné pour transporter la victime, ensanglantée et agonisante, dans un hangar de la ferme, à l'abri des regards indiscrets. Reste alors pour les deux fils à trouver une solution pour achever le travail et faire disparaître le corps

LE TITRE

Il est, bien sûr, quelque peu ironique, car il s'agit plutôt d'un faux-accident puisque l'épouse a délibérément assommé son mari, qu'elle hait, de plusieurs coups de bêche, n'en pouvant plus de subir les sévices d'un homme aussi odieux. Quant à la chute



Jean-Marie Poupart

L'Accident
du rang
Saint-Roch

Roman

Boréal

dans le vide des trois hommes, on peut dire qu'elle a été provoquée, car monter un moribond dans une échelle accolée à un silo n'est certes pas sans danger. Poupart nous éclaire sur la genèse de son roman : « L'idée de *L'accident du rang Saint-Roch* m'est venue, écrit-il, tandis que j'étais pris par la mise en chantier d'une série destinée aux adolescents » (p. 22), sans aucun doute la trilogie Alex, soit *Le nombril du monde*, *Libre comme l'air* et *Les grandes confidences*. Il avoue qu'il ne lui était pas possible de délaisser cette série pour se lancer dans une nouvelle narration. Aussi a-t-il décidé d'entretenir son idée et de se « livrer à quelques exercices afin de garder vivantes [...] les créatures de fiction » et évoquer ces mêmes personnages « en prenant soin de les placer dans des situations différentes de celles auxquelles ils allaient être confrontés dans le manuscrit » (*ibid.*).

LE LIEU (OU LE DÉCOR) ET LE TEMPS

La narration dure tout au plus 24 heures, une journée de la première semaine de juillet d'une année qui n'est pas précisée, mais que l'on peut situer fin des années 1970, début des années 1980. L'action se déroule à la campagne, sur une ferme que le père a cédée à gros prix à son fils aîné. Cette ferme, maraîchère, semble-t-il, est située au bout du rang Saint-Roch, non loin de Saint-Jean, tout près d'une bretelle de l'autoroute (celle de la Vallée-des-Forts, A-35) qui mène à Montréal. De préciser le narrateur, ce rang « est devenu le raccourci de tous ceux qui habitent le village et qui travaillent à Montréal » (p. 15).

La narration est ponctuée de quelques analepses qui évoquent tantôt les études du cadet au collège de Saint-Jean, où a enseigné Poupart lui-même, le passé trouble de Mado, la maîtresse de ce fils, quelques visites du père au marché du village (p. 39), le divorce du cadet (p. 40), une conversation entre ce dernier et son père concernant les funérailles que le vieux souhaite (p. 61-62), la chicane entre le vieux et son frère Victor à la suite de la vente d'un lopin de terre, montée Saint-Côme, « à des Belges désireux de construire une cimenterie dans la région » (p. 63), proposition que le vieux avait auparavant refusée, car, pour lui, « la terre arable, ça produit pas du béton » (*ibid.*). Il y a encore l'évocation des conversations assommantes avec le beau-père de la vieille au sujet de la grippe espagnole (p. 70), celle non moins assom-

mante des reprises d'émissions de télévision (p. 71)... Le narrateur rappelle aussi quelques souvenirs d'enfance de la vieille et de sa sœur, religieuse (p. 75-76), sans oublier les agissements pour le moins étonnants de Charron-la-Charogne, qui écumait les campagnes à la recherche d'animaux morts ou malades (p. 76-77), personnage qui n'est pas sans rappeler Bagon le Coupeur, le châtreur de bêtes des champs, dans *La Scouine* (1918) d'Albert Laberge.

LES PERSONNAGES

Tous les personnages, à l'exception de Mado, sont sans noms, dans cette société anonyme, déshumanisée, aliénée, dans cette campagne que les autoroutes ont rapprochée de la ville. Seuls sont nommés ceux qui n'appartiennent pas au cercle familial restreint.

Le vieux. C'est le père, le chef de cette famille désarticulée, déshumanisée. Le narrateur le présente comme un être abject, sévère (p. 21), colérique (p. 20), à l'image de plusieurs pères dans d'autres romans de l'écrivain. Dans *L'accident du rang Saint-Roch*, il a presque tous les défauts : toqué, grognon, odieux avec sa femme qu'il considère comme une esclave, jugeant tout à fait « normal, banal même, que les femmes soient mutilées par la maternité » (p. 18). Il est encore avare puisqu'il loue sa terre à son fils aîné « au prix fort, plus cher qu'il ne la louerait à un parfait étranger » (p. 9). Il est tout le contraire de son propre père, homme foncièrement bon, le narrateur laissant deviner que « [l]a bonté [...] voyage mal d'une génération à l'autre » (p. 50). Exécration avec ceux qui l'entourent, il exerce sa domination sur ses deux fils, sur l'aîné en particulier, à qui il a refusé l'instruction sous prétexte que l'« on ne met pas des enfants au monde pour qu'ils s'amuse entre eux mais pour qu'ils assistent les adultes dans les diverses corvées de la ferme » (p. 27).

La vieille. C'est la mère, « le personnage principal » (p. 17), selon le narrateur. Elle a quinze ans de moins que son mari, à qui elle voue une haine marquée (p. 22). Elle le déteste tant que la violence éclate au grand soleil de juillet, au milieu des plants de tomates, quand elle le frappe à plusieurs reprises avec une bêche, se surprenant même « de constater que la lame n'a pas entamé profondément les chairs » (p. 33). Elle avoue, après son geste, ne ressentir aucune émotion ni aucune anxiété (p. 34),

tout en demandant « pardon au Seigneur Jésus » (p. 35), car elle est croyante. Elle a connu jusque-là une existence malheureuse et a déjà songé au suicide (p. 56). Elle a peut-être eu une aventure avec un administrateur de la commission scolaire, « un veuf fébrile portant des cravates de soie à motifs d'étoiles » (p. 25), lors des « préparatifs qui ont entouré le bicentenaire de la paroisse », une année avant le début de l'intrigue (*ibid.*). S'adressant directement à ses lecteurs, le narrateur note, au sujet de cette liaison : « L'a-t-elle réellement trompé avec ce veuf ou n'est-ce qu'une des lubies du vieux ? Pour être franc avec vous, je l'ignore. Et ça m'ennuierait d'avoir à trancher. Je sais que jadis elle a pu lui faire des infidélités, la plupart vénielles. À partir de là, vous imaginez bien ce que vous voudrez » (*ibid.*).

L'aîné. Cultivateur, il a hérité de la terre de son père. Il aura bientôt 40 ans, à l'hiver (p. 51), de préciser Mado, qui est attirée par lui. Il s'est fiancé à deux reprises mais a rompu à chaque fois à la dernière minute (*ibid.*). Il en veut à son père « de ne pas l'avoir encouragé à s'instruire » (p. 20). Il croit que son paternel « détenait le monopole de la malveillance et de l'étroitesse d'esprit » (p. 30). Il est doué pour la mécanique, « adroit de ses mains », intelligent, talentueux et a de l'idéal (p. 20), selon sa mère. Comme elle, il ne ressent aucune émotion devant son père agonisant.

Le frisé. C'est le fils cadet, courtier d'assurances, après des études au collège de Saint-Jean. Il est divorcé depuis quelques années, sans avoir à payer de pension alimentaire à son ex, Johanne, qui « a gardé la maison, un bungalow de briques saumon construit un mois précédant les épousailles » (p. 40). Il a quitté la maison paternelle à l'adolescence, il y a plus de vingt ans (p. 45) et, il y a six mois, a rencontré Mado, sa maîtresse, de quinze ans sa cadette, qui le surnomme Paillason. « Pionnier du désir », il avait 16 ans « quand les astronautes ont marché sur la lune » (p. 75) – il est donc né en 1953 –, ce qui confirme que l'intrigue se déroule au début des années 1980, alors que la société québécoise se modernise. S'il est le préféré de son père, il ne semble pas entretenir une belle relation avec lui, comme le prouve la scène où le vieux invite l'aîné à une partie de tir au poignet. Il s'adresse en ces termes à son frère : « Dis-lui que t'as pas le goût de te battre avec une bête puante » (p. 31).

Mado. C'est la « blonde » du frisé, sa maîtresse, et « elle s'apprête à le planter là. Elle a préparé quatre ou cinq scénarios de rupture dans lesquels elle s'est réservé les reparties cinglantes » (p. 49). Considérée comme l'intruse de la famille, c'est d'ailleurs ainsi qu'a failli la désigner le narrateur (*ibid.*), elle a été « aide-infirmière dans un hôpital pour convalescents » (p. 52) avant de devenir danseuse. Comme les autres personnages, elle n'a guère de compassion pour le vieux, qui n'en finit pas d'agoniser. La vieille entretient une relation privilégiée avec elle et Mado le lui rend bien, car elle est la seule à exprimer des sentiments à son égard quand elle la serre dans ses bras (p. 43) ou quand elle lui « chante une berceuse. La vieille pelotonnée contre elle » (p. 85).

LA STRUCTURE

L'accident du rang Saint-Roch est constitué de vingt tranches de longueurs inégales, marquées par trois astérisques, qui racontent, de façon linéaire, du matin au soir d'une journée de juillet, les événements qui s'y sont succédé, depuis la mort d'un chaton écrasé en traversant la route, en face de la demeure du couple, suivi du geste tragique de la vieille, l'arrivée du fils cadet et de sa maîtresse, etc. Ponctuent la narration, on l'a dit, quelques analepses évoquant des souvenirs et aussi, comme il est de coutume chez Poupart, des intrusions de l'auteur-narrateur, dans le but « d'aller chercher [le] lecteur, de le faire décrocher, la durée d'un ou deux paragraphes, puis de le ramener à l'histoire² ». Ces intrusions lui permettent souvent de recourir à l'humour, à l'ironie, voire au sarcasme, comme il l'avait déjà fait dans ses romans précédents, entre autres dans *La semaine du contrat*. Pour André Major, ces intrusions de l'auteur, « généralement brèves, serv[ent] de contrepoint à une histoire assez étouffante, il faut le dire, et même à la limite du supportable » (p. 9).

LES THÈMES

La violence. Plus qu'une animosité profonde qui anime les membres de la famille, la violence est omniprésente, dans ce roman, tant dans l'attitude des personnages principaux que dans le geste tragique de la vieille et dans la recherche de solutions pour maquiller le meurtre en accident et pour se débarrasser du corps encore agonisant de la victime. Y est encore évoquée la violence du père envers son épouse, qu'il

a toujours considérée comme une simple servante, pour ne pas dire comme une esclave, et envers ses deux fils, qu'il a élevés à la dure, sans jamais faire preuve d'amour.

La haine. Elle est le corollaire du thème précédent. Contraire à l'amour, la haine est présente depuis des années dans la famille. Elle éclate au grand jour quand la vieille décide qu'elle en a assez d'endurer son mari, qu'elle n'a jamais autant haï qu'en cette journée fatidique (p. 22). Son geste, qui restera impuni, car il faut avant tout sauver l'honneur de la famille aux yeux des villageois, ne suscite chez elle ni remords ni anxiété (p. 34). Cette haine se transforme, au fil de la narration, en une profonde insouciance des protagonistes du drame, « la vie, écrit Major, reprenant peu à peu le dessus, comme toujours, malgré l'horreur de la situation » (p. 10).

La mort. Elle a perdu toute sa valeur, tout symbole, dans *L'accident du rang Saint-Roch*, et est perçue ici comme une forme de justice. Le cadet, qui n'a aucune piété filiale à l'égard de son père, s'est déjà imaginé « sauter à pieds joints sur la tombe du vieux, de sauter si fort que le sol en tremble, les os s'emmêlant dans le cercueil » (p. 31). Pendant que le vieux n'en finit pas d'agoniser dans le hangar où on l'a transporté, comme on le ferait d'une vulgaire poche de patates, les siens, irrespectueux en face de la mort, se réjouissent dans la maison autour d'une table bien garnie. Bien plus, les deux fils vont même jusqu'à établir un lien avec Charron-la-Charogne, qui « sillonnait jadis les rangs de campagne pour faire la cueillette des animaux crevés... À présent, l'animal crevé, c'est le vieux » (p. 36). Ils ont encore songé à se débarrasser du cadavre du vieux en le traînant derrière la grange pour l'achever « d'un coup de douze tiré à bout portant » (p. 76) ou en le transportant dans un tombereau pour l'abandonner au fond du bois où « les rongeurs (ah ! les animaux charitables) » se chargeraient, « [e]n quelques semaines » de nettoyer les os (*ibid.*).

LA PORTÉE DU ROMAN

Dans *L'accident du rang Saint-Roch*, roman dur, cruel, d'un pessimisme désarçonnant, Poupart a voulu montrer la désacralisation de la société moderne québécoise, qui a oublié les valeurs de la société traditionnelle campagnarde : l'amour humain, qui n'a rien à voir avec l'amour sensuel que défend Mado, la piété filiale, la religion, tota-

lement absente de l'œuvre, si ce n'est dans quelques signes de croix escamotés de la vieille, après son geste tragique. Poupart a sans doute voulu dénoncer aussi la bêtise humaine et l'absence de communication d'une société plongée dans une solitude presque insoutenable pour le lecteur, solitude que le narrateur associe à celle de l'écrivain (p. 83). *

* Professeur associé, Département des littératures, Université Laval

Notes

- 1 *L'accident du rang Saint-Roch*. Roman. Préface d'André Major, (Montréal), Bibliothèque québécoise, [2006], 87[1] p. [Première édition : Boréal, 1991].
- 2 Aurélien Boivin [propos recueillis par], « J'ai le goût de raconter des histoires », *Québec français*, n° 85 (printemps 1992), p. 91-92.